

INTRODUCTION

Jean-François Tanguy

I. Les campagnes : terres de sauvagerie ou paradis perdu ?

Les campagnes dans les évolutions sociales et politiques en Europe des années 1830 à la fin des années 1920 : étude comparée de la France, de l'Allemagne, de l'Espagne et de l'Italie. La logique de cette question, sous une apparence peut-être arbitraire, est forte. Le XIX^e siècle est réputé, à juste titre sans doute, être le siècle de la révolution industrielle, de la croissance des villes, de l'exode rural, de la naissance du socialisme, identifié à un mouvement purement ou très majoritairement urbain. Dans cette optique, les campagnes semblent un monde du passé, un monde qui se vide progressivement. On les assimile (« on » désignant l'opinion la plus commune, le « grand public » dit-on parfois) à un réservoir de traditions, de refus de la modernité, de conservatisme social et politique. Il existe d'ailleurs deux manières de voir ces images (tout à fait fausses disons-le tout de suite, si on les prend pour des généralisations exprimant une forme de vérité descriptive¹) :

La manière « noire », celle qui fait des ruraux d'indécrottables suppôts de la « réaction », des opposants permanents au progrès qu'il s'agirait de corriger, d'éduquer ou de réduire au silence selon les cas et les personnes qui s'expriment sur ce sujet. Au mieux, sans prétendre porter sur eux un jugement de valeur ou moral négatif, estimera-t-on chez ces analystes que la nature même du mode de production qu'ils représentent leur ôte toute possibilité de constituer une classe « progressive » — voire une classe sociale tout court. On connaît la célèbre définition que Karl Marx donne des petits propriétaires français ; mais le régime de la grande propriété capitaliste, s'il favorise pour d'autres raisons le dévelop-

1. Et parfois étrangement mêlées, comme si elles exprimaient deux facettes d'une réalité. Ajoutons que des écrivains de génie comme Balzac ou Zola ne pouvaient manquer d'exprimer des réalités complexes et contradictoires sous les énoncés généraux destinés à capter l'attention du lecteur. Les remarques qui suivent s'appuient sur le seul cas français. Mais l'image des ruraux vus par l'élite urbaine n'est guère différente dans les pays voisins — en bien ou en mal.

pement économique agricole, n'est pas plus propice, au contraire, au progrès social et/ou politique.

Les petits paysans constituent une masse énorme, dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans avoir de contacts multiples les uns avec les autres. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu d'établir entre eux un commerce mutuel. L'isolement est encore augmenté par les médiocres moyens de communication français et par la pauvreté des paysans. Leur champ de production, la parcelle, ne permet, pour être cultivé, aucune division du travail, aucune application de la science, donc aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse des rapports sociaux. Chaque famille de paysans se suffit, à peu de chose près, à elle-même, produit elle-même directement la plus grande partie de ce qu'elle consomme et gagne de la sorte ses moyens d'existence dans l'échange avec la nature plutôt que dans le commerce avec la société. La parcelle, le paysan et sa famille ; à côté, une autre parcelle, un autre paysan et les autres familles. Une soixantaine de ces familles constituent un village, une soixantaine de villages forment un département. C'est ainsi que la grande masse de la nation française est constituée par simple addition de grandeurs équivalentes, à peu près comme des pommes de terre dans un sac forment un sac de pommes de terre. Dans la mesure où les familles vivent par millions dans des conditions économiques d'existence qui sépare leur mode de vie, leurs intérêts et leur instruction de ceux des autres classes, et les dressent contre celles-ci, elles constituent une classe. Pour autant qu'il n'y a qu'un rapport local entre les petits paysans, que l'identité de leurs intérêts ne crée ni communauté, ni lien national, ni aucune organisation politique, ils ne constituent pas une classe. C'est pourquoi ils ne sont pas capables de faire valoir leur intérêt de classe en leur propre nom, soit par un parlement, soit par une convention. Ils ne peuvent se représenter eux-mêmes, ils doivent être représentés. Il faut que leurs représentants apparaissent en même temps comme leurs maîtres, comme une autorité supérieure, comme un pouvoir gouvernemental illimité qui les protège contre les autres classes en dispensant la pluie et le beau temps. L'influence politique des petits paysans trouve donc son ultime expression dans le fait que le pouvoir exécutif se soumet la société¹.

En dehors même de toute considération sociopolitique, cette image noire peut être simplement celle de l'arriération d'un monde rural que laisse sur le côté

1. Karl Marx, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, chap. VII, Londres, 1852, trad. Maximilien Rubel, Karl Marx, *Œuvres politiques*, t. 1, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1994, p. 532.

l'avancée irrésistible de la science, en matière médicale ou hygiénique par exemple. En 1889, le sénateur français Peaudecerf, lors du débat sur l'institution du Code rural, exposait ainsi la situation à ses collègues :

Qui de vous, messieurs, n'a pas été frappé, en traversant nos bourgs, nos villages, à la vue du purin, ce liquide noirâtre qui s'écoule, en pure perte pour l'agriculture, sur les chemins, dans les fossés des routes, dans les rues, souvent même jusque dans la place publique ? Retenu par quelques dépressions du sol, il s'arrête et séjourne au milieu des agglomérations où il forme de petites mares infectes. De là, parfois, suivant la nature des terrains, il s'infiltré directement dans les fontaines, dans les puits, dans les lavoirs, qui deviennent alors autant de foyers dangereux pour la santé publique. Vous trouverez utile, nécessaire, d'inscrire dans le code rural les pouvoirs indispensables qui permettront aux autorités tutélaires de faire cesser pareil et déplorable état de choses¹.

La ruralité « sauvage » est un thème récurrent qui traverse le XIX^e siècle. Eugen Weber en cite de multiples exemples dans le premier chapitre de son ouvrage, qui fit date, *La fin des terroirs*², chapitre justement intitulé *Un pays de sauvages*. Il n'était pas très difficile, il est vrai, de trouver d'innombrables exemples vrais qui semblaient conforter cette position. Non que la ville soit exempte de tares, bien au contraire ; mais si elle présente des traits négatifs, ce sont ceux du déclin, de la décomposition. On ne peut s'appesantir ici sur ce thème. Par contre, la campagne est le lieu des archaïsmes, du monde d'avant qui ne veut pas mourir, du refus de la modernité. En 1845, Balzac, dans son roman inachevé appelé tout simplement *Les paysans*, traçait de ce « peuple » l'image de cousins des « sauvages » (comme l'on disait à l'époque) des forêts d'Amérique du Nord.

À la manière dont les joues rentraient en continuant la bouche, on devinait que le vieillard édenté s'adressait plus souvent au Tonneau qu'à la Huche. Sa barbe blanche, clairsemée donnait quelque chose de menaçant à son profil par la raideur des poils coupés court. Ses yeux, trop petits pour son énorme visage, inclinés comme ceux du cochon, exprimaient à la fois la ruse et la paresse ; mais en ce moment ils jetaient comme une lueur, tant le regard jaillissait droit sur la rivière. Pour tout vêtement, ce pauvre homme portait une vieille blouse, autrefois bleue, et un pantalon de cette toile grossière qui sert à Paris à faire des emballages. Tout citadin aurait frêmi de

-
1. *Journal officiel de la République française*, 1889, Sénat, Documents parlementaires, n° 166, p. 247.
 2. Paris, Fayard et éditions Recherches, 1983.

lui voir aux pieds des sabots cassés, sans même un peu de paille pour en adoucir les crevasses. Assurément, la blouse et le pantalon n'avaient de valeur que pour la cuve d'une papeterie.

En examinant ce Diogène campagnard, Blondet admit la possibilité du type de ces paysans qui se voient dans les vieilles tapisseries, les vieux tableaux, les vieilles sculptures, et qui lui paraissait jusqu'alors fantastique. Il ne condamna plus absolument l'École du Laid en comprenant que, chez l'homme, le Beau n'est qu'une flatteuse exception, une chimère à laquelle il s'efforce de croire.

– Quelles peuvent être les idées, les mœurs d'un pareil être, à quoi pense-t-il ? se disait Blondet pris de curiosité. Est-ce là mon semblable ? Nous n'avons de commun que la forme, et encore ! [...] Voilà les Peaux-Rouges de Cooper, se dit-il, il n'y a pas besoin d'aller en Amérique pour observer des Sauvages¹.

Mais quarante ans plus tard, dans une France pourtant complètement transformée par les chemins de fer, l'urbanisation et l'éducation, c'est un peu (et même largement) la même vision que donne Zola de la campagne dans cet épisode des Rougon-Macquart qui fit scandale, *La terre* (1887).

Et il entama sa lutte à lui, son histoire, ses trente années de bataille avec la terre, dont il sortait plus pauvre. Toujours les capitaux lui avaient manqué, il n'avait pu amender certains champs comme il l'aurait voulu, seul le marnage était peu coûteux, et personne autre que lui ne s'en préoccupait. Même histoire pour les fumiers, on n'employait que le fumier de ferme, qui était insuffisant : tous ses voisins se moquaient, à le voir essayer des engrais chimiques, dont la mauvaise qualité, du reste, donnait souvent raison aux rieurs. Malgré ses idées sur les assolements, il avait dû adopter celui du pays, l'assolement triennal, sans jachères, depuis que les prairies artificielles et la culture des plantes sarclées se répandaient. Une seule machine, la machine à battre commençait à être acceptée. C'était l'engourdissement mortel, inévitable, de la routine ; et si lui, progressiste, intelligent, se laissait envahir, qu'était-ce donc pour les petits propriétaires, têtes dures, hostiles aux nouveautés ? Un paysan serait mort de faim, plutôt que de ramasser dans son champ une poignée de terre et de la porter à l'analyse d'un chimiste, qui lui aurait dit ce qu'elle avait de trop ou de pas assez, la fumure qu'elle demandait, la culture appelée à y réussir. Depuis des siècles, le paysan prenait au sol, sans jamais songer à lui rendre, ne connaissant que le

1. Honoré de Balzac, *Les paysans*, Paris, 1834-1855 (éd. posthume), première partie, chap. II, « Une bucolique oubliée par Virgile ».

fumier de ses deux vaches et de son cheval, dont il était avare ; puis, le reste allait au petit bonheur, la semence jetée dans n'importe quel terrain, germant au hasard, et le ciel injurié si elle ne germait pas. Le jour où, instruit enfin, il se déciderait à une culture rationnelle et scientifique, la production doublerait. Mais, jusque-là, ignorant, têtu, sans un sou d'avance, il tuerait la terre. Et c'était ainsi que la Beauce, l'antique grenier de la France, la Beauce plate et sans eau, qui n'avait que son blé, se mourait peu à peu d'épuisement, lasse d'être saignée aux quatre veines et de nourrir un peuple imbécile¹.

On notera que le scandale ne fut nullement dû à la façon dont Zola présentait les paysans : sur ce plan, l'intelligentsia française ne fut guère choquée, parce que, en gros, elle était d'accord ; c'est la supposée obscénité de l'auteur qui lui fut reprochée y compris par ses « amis ».

Mais, de façon presque concomitante, existe une image « rose » — tout aussi fausse que la précédente, celle de paysans « de Marie-Antoinette », charmants, courtois, enrubannés, pleins de vertus sans doute assez « primitives » (nul ne les prétendra raffinés à la mode des villes) mais ô combien proches d'une véritable nature, pleins de santé physique et morale. C'est la vision qu'en donne souvent George Sand (*La petite Fadette*, *François le Champi*, *La mare au diable*) comme, dans un genre assez différent, la comtesse de Ségur (*Pauvre Blaise*, *Jean qui grogne et Jean qui rit*). Moins connus, mais peut-être encore plus significatifs, les croquis agrestes d'un magistrat romancier², Jules Quesnay de Beaurepaire, qui en 1889 signa sous l'étrange pseudonyme féminin de « Lucie Herpin » une sorte d'anti-*Terre* (Zola était violemment condamné dans la préface de l'ouvrage), *Marie Fougère*. Sans nier la rudesse de la vie paysanne, Quesnay y allait de bon cœur dans la présentation d'une image idyllique de la campagne, de ses fleurs et de ses petits oiseaux :

Quand, au déclin du jour, les travailleurs de la forêt ont regagné la route accoutumée ; à l'heure où le bûcheron, chargé de sa cognée, est sorti du couvert ; où le porcher a soufflé une dernière fois dans sa trompe d'écorce, les ombres grandissent, les rumeurs s'éteignent : on dirait que la race des hommes a déserté la cité des arbres. Il n'en est rien pourtant ; la forêt, en perdant ses hôtes de passage, a gardé ses habitants ; les tribus de ceux qui vivent sous bois sont toujours là ; dans le mystérieux repli de ses enceintes campent les charbonniers et les sabotiers ; ceux-là l'ont adoptée pour

1. Émile Zola, *La terre*, Paris, Marpon et Flammarion, éd. de 1889, pp.125-126.

2. Très médiocre mais très fécond romancier. Et comme magistrat, servile (et très utile) porte-coton du pouvoir politique.

patrie ; après le labeur ils lui demandent le repos ; ils vivent de sa vie. Les ouvriers que le soir éloigne ne sont pas les vrais amis du bois ; après la nuit passée dans leur maison de pierre, ils sont ramenés par le soleil au milieu du couvert pour frapper et détruire ; le doyen des arbres est leur proie ; celui-ci le terrasse, celui-là le mutile, un troisième enlève les membres brisés sur son chariot ; la vieille femme dérobe la faîne, l'enfant vient voler le myrtil [sic]. C'est une bande de pillards qui est arrivée les mains vides, et qui s'en va chargée de butin ; le plus inoffensif de tous ces visiteurs laissera derrière lui une chose morte. Tels sont les hôtes de midi. Le charbonnier et le sabotier ne sont pas tels ; jamais ils ne tuent la plante vivante. Ils respectent tout ce qui porte feuille, fleur ou graine ; leur bras ne fait jamais tomber la branche ou pleurer la sève ; ils n'apparaissent, armés du fer, que pour rendre utile le tronc ou la tige dont la hache du riverain a jonché le sol ; et leur besogne achevée, ils ne quitteront pas le campement sans réparer la destruction, sans semer le gland où fut le chêne. Aussi la vieille forêt les traite en fils ; loin de leur réserver, comme à l'élagueur, une chute vengeresse, elle les protège, les abrite sous ses rameaux, les berce de ses mélopées, leur prodigue la fraîche senteur de ses nuits et la magie de ses aurores ; elle leur rend amour pour amour¹.

Cette image du paysan, réceptacle des vertus primitives, fut transposée à la fin du XIX^e siècle dans une forme de réflexion qui se voulait sociologique, philosophique et politique, par exemple chez le républicain (très) modéré Jules Méline, plusieurs fois ministre de l'Agriculture, inventeur du tarif douanier protectionniste de 1892 qui prétendait sauver l'agriculture française et apôtre, cinquante ans avant Pétain, du « Retour à la terre » :

Maintenant nous pouvons conclure et nous espérons que le lecteur conclura comme nous. Nous croyons fermement que le dernier nuage que nous avons aperçu à l'horizon du monde agricole et qui menaçait d'éclater en tempête, ravageant tout sur son passage et détruisant toutes les espérances de récolte de l'avenir, se dissipera comme les autres et que l'agriculture française pourra bientôt poursuivre au milieu d'un ciel radieux le cours de ses destinées. L'esprit du paysan français renferme des trésors de bon sens, de droiture, d'esprit pratique qui le rendront toujours réfractaire aux sophismes nuageux de l'École révolutionnaire et aux aventures ruineuses où elle veut le jeter.

L'agriculture peut donc dormir tranquille et travailler en paix à son organisation scientifique, économique et sociale ; le retour à la terre ne se

1. Lucie Herpin (Jules Quesnay de Beaurepaire), *Marie Fougère*, Paris, 1889, pp. 63-64.

fera pas par des moyens empiriques et violents qui n'auraient d'autre résultat que d'éloigner d'elle les capitaux et les intelligences dont elle a tant besoin, il se fera par la science et par la concorde, par l'union de toutes les bonnes volontés et l'effort commun de tous les Français désireux d'égaliser, d'harmoniser l'ensemble de la production nationale.

Dieu merci, les filons de travail de l'avenir sont loin d'être épuisés et notre planète a encore de longs siècles devant elle pour défricher les vastes champs que la Providence a mis à la disposition de l'humanité. Ne craignons donc pas que le travail manque jamais sur la terre¹ ; préoccupons-nous seulement de le bien répartir, et de ne pas créer par notre imprudence l'engorgement sur un point et le vide ailleurs².

En fait, ces visions schématiques qui grossissent forcément le trait, dans des proportions considérables, pour obtenir un effet littéraire ou politique, se gardent bien de tenter d'analyser les rapports sociaux réels à la campagne, l'évolution technique ou politique, les infinies nuances qui ne se laissent pas enfermer dans des formules toutes faites et définitives. Ces analyses sans préjugés (ou avec un minimum de préjugés, il ne faut pas trop en demander) existent pourtant. Dès le XIX^e siècle, un certain nombre de romanciers, conteurs, folkloristes, pour certains issus d'un milieu qui touchait la terre à défaut d'être paysans, ont tenté de faire saisir la réalité de ce monde aussi étrange que majoritaire. C'est au début du XX^e siècle que commence vraiment à se dessiner un intérêt réel pour la paysannerie, au-delà des figures de style. Mentionnons pour mémoire le roman d'Eugène Le Roy, *Jacquou le Croquant* (1899) qui décrit des paysans, ni noirs ni roses mais « en lutte », avec quelque schématisme là encore. En 1904, paraît *La vie d'un simple* d'Émile Guillaumin. Pour la première fois, c'est un vrai paysan, résidant à Ygrandes (Allier) et n'ayant fréquenté que l'école de son village qui prend la plume et la parole. Le succès fut considérable. Des écrivains connus, Octave Mirbeau, Lucien Descaves, exprimèrent leur admiration. Certains émirent des doutes sur la réalité paysanne de l'auteur. L'essayiste et intellectuel parisien Daniel Halévy crut devoir aller lui-même la constater — et revint convaincu : « J'arrive à l'heure de la traite et le surprends dans son étable aidant sa jeune femme qui tire le lait des vaches. Il vient à moi. Quel paysan ! Démarche lente, un rien penchée, visage immuable et grave³ ». *La vie d'un simple* racontait

1. La terre = le domaine agricole, pas la planète !

2. Jules Méline, *Le retour à la terre et la surproduction industrielle*, Paris, Hachette, 1905, 3^e éd., pp. 310-311. Sous forme romanesque, ce même thème est illustré par l'écrivain catholique René Bazin in *La terre qui meurt* (1889).

3. Lignes extraites de *Visites aux paysans du centre* (Paris, Grasset, 1921 et 1934, rééd. Hachette Pluriel, 1978), suite de reportages successifs, étalés de 1904 à 1934, à buts

celle d'un autre paysan — un voisin de l'auteur, peut-être fictif ou plus probablement fusion de plusieurs individus réels — entre la fin de la Restauration, où il était un jeune enfant, et les années 1890, qui le virent paisible vieillard attendant assez sereinement la mort. L'ouvrage, tout en nuances, se situait loin des discours « paysans » des écrivains de renom.

La vie authentique des ruraux devint aussi vers 1900¹ l'attention pour la première fois de la recherche universitaire, géographique en particulier. Non que celle-ci soit exempte de préjugés et de classements *a priori*. Mais du moins les analyses se fondent-elles sur des enquêtes de terrain et non sur des idées générales ou des notes prises un peu hâtivement. On citera Paul Vidal de La Blache, *Tableau de la géographie de la France*, Paris, 1903 (qui constitue le tome 1 de l'*Histoire de France* de Lavisser) ; Albert Demangeon, *La Picardie et les régions voisines. Artois-Cambrésis-Beauvaisis*, Paris, 1905 ; Jules Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*, Paris, 1909. La géographie, et plus tard la sociologie, entreprirent de décrire et d'analyser la condition paysanne et la suivirent dans les grandes transformations du XX^e siècle jusqu'au moment où le combat cessa faute de combattants², ou plutôt lorsque l'objet d'études eut tellement changé qu'il fallut se rendre compte qu'on ne parlait plus de la même chose que Balzac ou Zola et que le groupe social et le milieu qu'ils avaient décrits avaient simplement cessé d'exister.

La cohérence du sujet proposé nous apparaît maintenant plus nettement. D'abord par le découpage chronologique, le siècle ici étudié est celui qui s'écoule :

– entre le moment où l'irruption des premières technologies modernes (les chemins de fer), la croissance de la demande urbaine, les débuts de la construction de l'État-nation impliquent les campagnes dans un mouvement d'ensemble qui contrarie le fonctionnement autonome de leur système ancien et les intègre lentement mais sûrement (sûrement mais lentement) dans la société politique nationale et de manière pour la première fois globale ;

– et celui où les lendemains de la Première Guerre mondiale et du grand massacre qui en est résulté conduisent les campagnes vers une mise à niveau qui bientôt en fera un simple secteur de l'activité sociale et politique d'ensemble, différent des grandes agglomérations ouvrières ou des cités administratives ou bourgeoises mais dans ses caractères plus que dans sa nature — et qui appelle des

sociologiques et qui n'échappent pas toujours aux évocations un peu idylliques mais constituent malgré tout une enquête remarquable, sur un état de choses et une évolution.

1. Voire un peu avant avec Élisée Reclus, l'un des fondateurs de la géographie scientifique et écrivain anarchisant, in le tome 2 (*La France*) de sa *Géographie universelle* en 1879.
2. Henri Mendras, *La fin des paysans*, Paris, Armand Colin, 1970.